Introduction

Gisèle Séginger

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/aes/542>

DOI : 10.4000/aes.542

ISSN : 2258-093X

Éditeur

Laboratoire LISAA

Référence électronique

Gisèle Séginger, « Introduction », *Arts et Savoirs* [En ligne], 1 | 2012, mis en ligne le 15 février 2012, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/aes/542> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/aes.542>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Centre de recherche LISAA (Littératures SAVoirs et Arts)

Introduction

Gisèle Séginger

- 1 On utilise souvent le mot « fiction » au sens d'invention mensongère en oubliant le sens étymologique du mot *fictio* : « action de façonner, de former, de créer ». De fait, la mise en texte des savoirs comme celle des croyances oriente la représentation littéraire vers de nouvelles formes : *La Tentation de saint Antoine* achevée en 1872 et publiée en 1874 transgressait la frontière des genres en alliant le mystère médiéval, le dialogue philosophique au récit et poème en prose. Le personnage support de vision et instance de débat ne correspondait déjà plus au personnage traditionnel doté d'une psychologie voire d'un ancrage social, et dont l'action contribuait à donner une unité et un sens au récit. *Bouvard et Pécuchet* – quelques années avant les grandes remises en cause du roman et du romanesque par Huysmans – est un récit paradoxal qui escamote le romanesque à vue : l'idylle de Bouvard avec Mme Bordin aboutit à un acte de vente, l'amour de Pécuchet pour Mélie à une maladie vénérienne. Les événements principaux sont des expériences qui confrontent les théories au réel. La psychologie réduite au minimum recoupe des divergences théoriques, la différence entre les deux personnages n'a pour objectif que de permettre le débat, et leur apparence physique reflète non leur caractère mais leur manière de voir, leur position philosophique et leur idée de la vérité. Ainsi « Bouvard tirait ses arguments de La Mettrie, de Locke, d'Helvétius ; Pécuchet de M. Cousin, Thomas Reid et Gérando. Le premier s'attachait à l'expérience, l'idéal était tout pour le second. Il y avait de l'Aristote dans celui-ci, du Platon dans celui-là [...] » (300)¹. Pécuchet croit aux causes finales, Bouvard doute des causes ; Pécuchet aime les certitudes et a peur du scepticisme (308) qui n'effraie selon Bouvard que les « pauvres cervelles » (308). L'un plus rondouillet et volontiers gaulois dans ses plaisanteries – Bouvard – est attiré par le matérialisme, l'autre, plus réservé, croit aux pouvoirs de l'esprit. Les différences sont donc fonctionnelles et elles ont une finalité qui relève de la poétique narrative : elles ont pour but non de créer l'illusion réaliste de deux vies et de deux personnes mais de construire un espace de débat. Le choix des théories et des savoirs manipulés par l'un et par l'autre n'est pas identique, même si leur position bouge et se retourne parfois, Bouvard doutant alors de la matière et Pécuchet de l'esprit. La distribution des savoirs entre les deux personnages participe à la construction d'un roman dont l'objectif n'est pas de découvrir la meilleure théorie et

la vérité mais de s'interroger sur la volonté de savoir et de pouvoir qui anime toutes les entreprises de connaissance et de pensée. Cette poétique fait de l'interrogation une force de construction narrative. La différenciation des deux personnages est indispensable au débat et se construit grâce à l'utilisation d'idées et de savoirs divergents. La mise en texte des savoirs contribue à l'invention d'une nouvelle poétique narrative : Flaubert renonce à la dynamique narrative traditionnelle fondée sur la dramatisation et l'évolution, aboutissant à une transformation, à une résolution des tensions (par le succès ou l'échec), qui était encore la forme adoptée par *L'Éducation sentimentale* (1869) ou *Trois contes* (1877). Les savoirs sont impliqués dans la construction de la structure narrative qui rend possible l'*exposition*, une nouvelle forme de représentation que Flaubert a théorisée dans sa Correspondance des années 1850.

- 2 « La littérature prendra de plus en plus les allures de la science ; elle sera surtout exposante, ce qui ne veut pas dire didactique. »² Flaubert écrit cela en 1853, tandis qu'il projette un *Dictionnaire des idées reçues*, tout en rédigeant *Madame Bovary* et en réfléchissant sur ce que doit être le roman, libéré à la fois des excès du romantisme sentimentaliste et de la tentation d'inféoder la fiction à des idées politiques, religieuses ou morales. Balzac d'abord admiré pour son don d'observateur des mœurs de son temps – *Madame Bovary* porte un sous-titre balzacien – sera finalement rabaissé comme écrivain à cause de ses partis pris. Préparant *L'Éducation sentimentale*, Flaubert tient à distance *Le Lys dans la vallée* et construit un roman des idées reçues et des discours politiques, qui affaiblit la puissance dramatique du récit, déconstruit les schèmes narratifs typiques du roman balzacien (l'héroïsation des personnages, la conquête sociale, l'intrigue amoureuse à finalité sociale) et s'achève par un enlèvement anti-balzacien. C'en est fini du personnage-personne, inventif et puissant, capable de se créer une destinée sinon heureuse du moins emblématique s'élevant jusqu'au mythe dans ses échecs même. Les personnages flaubertiens sont devenus des êtres de discours, laborieusement construits par la manipulation d'énoncés comme le montre le cas de Jeufroy (Taro Nakajima). Flaubert entreprend *Bouvard et Pécuchet* à un moment où il a définitivement liquidé le modèle balzacien – intégré dans les débats esthétiques de *Bouvard et Pécuchet* – et se tient à distance des naturalistes qui le considèrent pourtant comme un prédécesseur avec Balzac. *Bouvard et Pécuchet* explore une autre voie, en se plaçant délibérément hors de la lignée qui de Balzac conduit au naturalisme : la fiction des savoirs. *Bouvard et Pécuchet* marque une rupture avec la littérature réaliste (Francis Lacoste).
- 3 Les savants et philosophes ne sont pas absents de l'œuvre balzacienne. Flaubert avait suffisamment admiré *Louis Lambert* pour se reconnaître lui-même dans ce personnage à l'époque de sa grande amitié pour Alfred Le Poittevin, ce jeune poète mort trop tôt, qui l'avait initié à la philosophie. Il avait eu le projet d'écrire un récit – *La Spirale* – sur un personnage devenu fou à force de penser³. Avec *Bouvard et Pécuchet*, il invente un antiroman balzacien, et la recherche de l'absolu – de l'origine de la matière chez Balzac – s'est transformée en une recherche de la vérité qui n'a plus la grandeur d'une passion irrépressible mais connaît une série de déflations dans *Bouvard et Pécuchet*. Là où Balzac fait de la *libido sciendi* une passion tragique, les personnages flaubertiens sont sans cesse tirés vers le bas et le réel, vers des préoccupations terre-à-terre (les besoins d'argent, les problèmes de domestiques et d'un ménage mal tenu), qui les obligent à reprendre pied, et les font douter de leurs entreprises. Chez Balzac, la flamme destructrice de la passion domine tout, chez Flaubert c'est le doute qui triomphe toujours en dépit d'une

renaissance perpétuelle de l'illusion. Il est bien question d'une vérité dans ce roman qui déconstruit pourtant tous les savoirs : « l'illusion n'est pas le moment malheureux d'une histoire mais l'état irrévocable de la vie humaine, constitué depuis toujours et pour toujours, y compris et surtout quand les humains prétendent à la vérité que procureraient le savoir et la philosophie, – la philosophie, un savoir comme un autre. Car le projet précisément, dans *Bouvard et Pécuchet*, mais de manière non dramatique, ce n'est pas seulement de faire la vérité sur des caractères, des événements, des destins, mais sur le besoin immuable, sur l'exigence et sur la possibilité de la vérité » (Pierre Champion). Ce roman qui déconstruit les systèmes philosophiques serait donc néanmoins animé d'une interrogation philosophique, qui lui permet de donner un tour de plus par rapport à toutes les entreprises de connaissance.

- 4 Le roman montre le décalage entre le réel et les savoirs du réel, entre les mots et les choses qui se rebellent et font apparaître l'oppression du savoir, et la tyrannie de l'homme qui veut soumettre le monde à sa volonté et sa raison. Flaubert se moquait souvent de l'anthropocentrisme qui dénote une conception étriquée de la nature et de sa puissance. En 1853, il se réjouit devant le résultat d'un orage dont on peut penser qu'il inspirera quelques désastres naturels de *Bouvard et Pécuchet*⁴. Savoirs et techniques sont remis à leur place par une nature rebelle et maligne qui s'ingénie à ridiculiser les efforts de l'homme et son outrecuidance qui se manifeste par la profusion des théories, dont le point commun est toujours une posture de pensée : « Flaubert s'attache avant tout à saisir le comique qui réside dans l'acte même d'affirmation, dont il défait la pesanteur en l'exposant. Dans l'univers du roman encyclopédique, toute volonté de savoir est à la limite ramenée à cette question du geste, et par là, interrogée dans sa dimension proprement anthropologique. » (Norioki Sugaya).
- 5 Malgré la portée philosophique de l'œuvre et des questions qui y sont agitées, c'est bien encore un roman que Flaubert réalise. La fiction met en question les savoirs tout en leur faisant produire les péripéties d'un roman mouvementé d'une manière nouvelle. Théoriser d'abord, expérimenter ensuite pour vérifier la théorie : ce mouvement à deux temps, dans lequel les apprentis savants voient la garantie du positivisme tel qu'ils le comprennent, est à l'origine des événements racontés. Les tentatives d'application provoquent des incidents, des accidents, occasionnent des disputes. La confrontation du réel et des livres produit du romanesque et du comique car l'un des objectifs de Flaubert est d'inventer une nouvelle forme de comique (Niklas Bender). On peut surprendre, indigner ou faire rire avec des savoirs, on peut susciter des réactions hostiles lorsque le reste de la communauté n'adhère pas aux mêmes : le partage des savoirs touche alors au politique. Mais on peut aussi faire rêver : après la lecture de Cuvier les deux personnages imaginent l'histoire du globe sous la forme d'une série de tableaux et ils ajoutent à l'œuvre de Cuvier quelques épisodes que celui-ci n'avait pas racontés. Le savoir tourne alors à la féerie, genre que Flaubert pratiquait par ailleurs⁵. Dans *Bouvard et Pécuchet*, d'un côté Flaubert déconstruit les discours et les représentations, retournant les savoirs les uns contre les autres, et d'un autre côté il construit une œuvre dans laquelle la critique possède une puissance créatrice, une force qui s'allie curieusement à l'imaginaire. Flaubert libère ainsi le roman de la « colle » romanesque – sentiments, amour, aventures, actions – qu'un Huysmans n'allait pas tarder à critiquer quelques années plus tard (dans *Là-Bas*) en remettant en cause un genre aux procédés trop galvaudés par Zola en particulier –, et il sauve pourtant une forme de narrativité : « il faut un semblant d'action, une espèce d'histoire continue pour que la chose n'ait pas l'air d'une dissertation philosophique »⁶. En effet,

contrairement à la dissertation philosophique – qui pêcherait par sa posture de pensée – la fiction a une légèreté, une liberté par rapport à la posture d’affirmation, qui en fait le médium privilégié d’un scepticisme souvent comique et d’une mise en cause désacralisante. Car on aurait tort d’insister trop sur le désenchantement qui anime le jeu de massacre et d’interpréter le scepticisme comme un argument définitif en faveur du nihilisme de Flaubert. En confrontant *La Tentation de saint Antoine* à l’entreprise de *Bouvard et Pécuchet* dont Flaubert disait qu’elle en était comme le « pendant », on se demande si la profusion des croyances et des savoirs ne participe pas d’un même mouvement vital, qui alimente l’illusion des hommes, les fait se tromper mais aussi vivre et rêver. Ne peut-on pas rapprocher la découverte de la vie et le désir panthéiste de se perdre en devenant matière à la fin de *La Tentation de saint Antoine* et le désir de copier sans fin en réduisant au maximum la distance critique par une exposition pure et simple de fragments de livres prélevés ?

- 6 Roman inachevé, *Bouvard et Pécuchet* rend nécessaire un recours aux manuscrits lorsqu’on veut essayer de comprendre le projet de Flaubert lorsqu’il évoque le second volume et la Copie. Stéphanie Dord-Crouslé le fait avec prudence tout en soulignant la part d’incertitude dans chaque hypothèse. Quoi qu’il en soit, on perçoit tout de même au cœur du travail – dans les scénarios et les lettres – l’interrogation de Flaubert sur la forme du roman, sur la nécessité d’un récit – si peu romanesque soit-il – pour donner forme à la fiction des savoirs. Si les savoirs contribuent bien à une mise en cause du romanesque, néanmoins apparaît aussi dans les réflexions de Flaubert l’impossibilité d’évacuer tout récit d’un texte de fiction, et il semblerait que le second volume qui devait exposer la copie des deux personnages devait être de temps à autre ponctué d’éléments narratifs mettant en évidence les difficultés de la Copie et du classement, prolongeant ainsi l’Odyssée de la connaissance du premier volume, et éloignant toujours plus l’Ithaque de la pure objectivité.
- 7 Ce numéro aborde la fiction des savoirs à partir du texte, des manuscrits, des scénarios et des notes documentaires. Ses auteurs s’interrogent sur l’objectif de l’œuvre, sur la puissance critique de la fiction, sur la portée philosophique d’une œuvre qui n’épargne pas les philosophies, sur la valeur cognitive de la fiction, sur la transformation du genre romanesque et de la conception du personnage. De la quête balzacienne de l’absolu à la revue des idées modernes, le genre romanesque a subi une révolution. Du réel à la bibliothèque, le centre de gravité s’est déplacé. Roman philosophique confronté à la profusion des discours et des représentations, *Bouvard et Pécuchet* invente une *archéologie de la modernité en farce*.

NOTES

1. Édition de Claudine Gothot-Mersch, Gallimard/Folio, 1979.
2. Lettre du 6 avril 1853 ; *Corr.*, II, p. 298.
3. Il évoque plusieurs fois ce projet dans ses lettres à Louise Colet (8 mai, 2 octobre, 27 décembre). Un scénario de cette œuvre qui restera à l’état de projet a été publié en 1908 par E.-W. Fischer dans *Études sur Flaubert* (Leipzig, Zeitler). Le texte revu à partir du manuscrit autographe est

publié par Yvan Leclerc sur le site Flaubert de l'université de Rouen : <http://flaubert.univ-rouen.fr/oeuvres/spirale.php>

4. Lettre à Louise Colet du 12 juillet 1853 ; *Corr.*, II, p. 381.

5. Il a écrit *Le château des cœurs* (1863), en collaboration avec ses amis Louis Bouilhet et le baron d'Osmoy, et divers projets.

6. Lettre à Edma Roger des Genettes du 15 avril 1875 ; IV, p. 920.

INDEX

Mots-clés : fiction, savoir, Bouvard et Pécuchet, Flaubert (Gustave), littérature, science

AUTEUR

GISÈLE SÉGINGER

LISAA – EA 4120 – Université Paris-Est Marne-la-Vallée